

JEAN RIBSTEIN

Présentation par le président Bernard CAVALIER

Salle des séances. Vendredi 13 mai 2022

Cher monsieur,

Nous sommes à présent doublement confrères, puisqu' en plus d'être membre correspondant de notre Académie vous êtes également médecin. Là malheureusement s'arrête pour moi la similitude de nos parcours, car je dois bien reconnaître que la lecture de votre curriculum vitae m'incite à une certaine humilité. Il me semble en outre que j'aurais peut-être dû m'adresser à vous en vous disant Monsieur le Baron. Vous êtes un médecin extrêmement titré et faites partie de l'espèce trop rare des internistes qui par la polyvalence de leurs compétences sont probablement les derniers à pouvoir encore prétendre avoir une vision totalisante de la médecine.

Fils d'un Alsacien et d'une Aveyronnaise, vous êtes né à Montpellier en 1950 où votre père allait devenir un professeur de psychiatrie réputé et où votre mère était professeure de lettres classiques.

Très tôt, avec vos parents, vous quittez cette ville pour aller vivre en Martinique pendant 4 ans puis en Alsace où vous commencez vos études de médecine. Reçu au concours d'internat des hôpitaux de Montpellier, vous y terminerez ce cursus par une médaille d'or en 1979. Malgré la charge importante de travail que cette fonction impose, vous –continuez votre formation théorique tout au long de votre internat en passant plusieurs certificats d'études spéciales, en immunologie, hématologie, néphrologie et médecine interne.

Interrompant un temps votre internat, vous faites votre service civil national en qualité de faisant fonction de médecin-chef de l'hôpital de Donenkeng au Cameroun de 1974 à 1976. Il s'agissait d'un hôpital de brousse où vous étiez, avec le chirurgien, les seuls médecins. Vous allez là-bas acquérir une expérience pratique à nulle autre pareille. Assistant le chirurgien de cet hôpital, vous réalisez avec lui de nombreuses interventions chirurgicales, en plus de la médecine non chirurgicale qui reposait toute entière sur vos épaules. Vous reviendrez de ce séjour camerounais rompu à toutes les formes possibles d'exercice-de la médecine en condition de précarité.

À votre retour, changement d'ambiance s'il m'est permis de parler ainsi. Vous allez travailler dans un service moderne de réanimation respiratoire, celui du professeur Bertrand. Il vous faudra un petit temps d'adaptation pour réapprendre à vous servir de tous les moyens que la modernité mettait à votre disposition pour la prise en charge de vos patients, habitué que vous étiez à vous débrouiller avec vos seules compétences sémiologiques et votre sens clinique. Cela cependant ne vous posera pas de problème, puisque vous allez passer avec bonheur de la médecine de brousse à la recherche en France puis en Californie en 1980 et 1981. Là- bas vos recherches porteront sur les mécanismes de compensation rénale après néphrectomie ou destruction du rein controlatéral.

À votre retour, une carrière hospitalo-universitaire s'ouvre à vous. Chef de clinique des Universités, Assistant des Universités, Assistant des hôpitaux, Praticien hospitalier, vous

deviendrez professeur des Universités en médecine interne dès 1990 pour être responsable de pôle en 2015 et 2016. Depuis septembre 2019 vous êtes professeur émérite.

Une bien belle carrière de médecin en vérité, à laquelle il faut ajouter vos très nombreuses publications, plus de 171, largement reconnues puisque vous êtes cité pas moins de 4543 fois dans Google Scholar. Corollaire de cet important travail de recherche, vous êtes membre de nombreuses sociétés savantes. Vos recherches ont essentiellement porté sur l'hypertension artérielle et la fonction rénale.

Là cependant ne s'arrêtent pas vos investissements. Tout au long de votre vie, vous avez pris des engagements qui attestent que votre attention à l'autre dépasse le seul intérêt que vous portez à la guérison de son corps. Je vais essayer d'évoquer à présent cette particularité plus complexe de votre personnalité et dire en quelques mots la façon dont j'ai pu percevoir ce qui en fait l'originalité.

Vous êtes issu d'une famille d'origine hongroise anoblie par l'empereur Frédéric II de Habsbourg pendant la guerre de 30 ans en raison de la qualité des soins que lui avait prodigués votre aïeul. Après avoir migré en Allemagne, votre famille va finalement se fixer en Alsace. Les générations se succédant on y trouve nombre de médecins, d'avocats et de pasteurs.

Votre père était psychiatre, spécialité un peu à part dans la médecine. Elle est la seule qui, au-delà du somatique, montre combien par sa psychologie, mais également sa spiritualité l'homme souffrant est un tout qu'il faut savoir prendre en charge dans sa globalité lorsqu'on souhaite le restaurer dans sa dignité et son humanité.

Votre mère était enseignante, ce merveilleux métier, qui au-delà de la simple transmission d'un savoir, nous apprend dès les bancs du collège que « science sans conscience n'est que ruine de l'âme » et apporte ainsi une pierre importante à l'édification de l'humanité accomplie à laquelle nous aspirons tous.

Enfant et adolescent, vous avez pratiqué le scoutisme, activité dans laquelle, outre une débrouillardise qui a dû vous être bien utile en Afrique, on apprend la solidarité. Étudiant, logé un temps à la faculté de théologie de Montpellier, vous vous êtes lié avec des étudiants en théologie toujours en quête du sens à donner à toutes choses, à toutes vies. Je crois que c'est là que vous avez fait la connaissance de notre confrère Olivier Abel.

Vous êtes marié et père de quatre enfants. Votre épouse, médecin comme vous, est gynécologue et membre de l'Académie de Montpellier. Elle a créé le Groupe de réflexion « Labyrinthe » qui au départ réunissait surtout des médecins gynécologues puis en s'ouvrant à d'autres personnalités a élargi la palette de ses préoccupations à l'ensemble des questions éthiques traitant de la féminité. Vous en êtes membre et y retrouvez nos confrères Olivier Abel et Pierre Mares. Avec votre épouse, vous êtes l'un et l'autre reconnus pour des qualités qui dépassent le seul champ de vos compétences professionnelles.

Avec une telle histoire personnelle et un tel héritage familial où toute parole donnée a un sens qui confine parfois au sacré, une alchimie a sans doute opéré chez vous et vous a conduit très tôt à « élargir l'espace de votre tente » comme il est dit dans les Écritures.

C'est pourquoi dès 1995 et jusqu'en 2002 vous avez participé à l'Aumônerie Universitaire Protestante de Montpellier dont vous avez été le président. Vous avez alors créé le Café théologique où devant un public fourni intervenaient des esprits aussi brillants dans le domaine

de la théologie qu' André Gounelle, Gérard Delteil, Jean-Daniel Causse, Christian Belin et bien d'autres encore.

De 1995 à 2010 vous avez été président de l' Association « Accueil-Marginalité-Toxicomanie dont vous êtes encore président honoraire. Cela vous a conduit à assumer la présidence du Congrès national des Intervenants en toxicomanie en 1999. Dans le cadre de l' Association « La Cordée », vous venez en aide aux anciens malades de l'alcool.

Actuellement retraité, vous continuez cependant à enseigner l'éthique aux étudiants et dans le cadre du Comité de Protection des Personnes vous surveillez de nombreux protocoles de recherche clinique.

Chez vous, il y a le médecin, celui dont récemment le médecin, écrivain et diplomate Jean-Christophe Rufin disait qu'il porte un « regard particulier, qui lui est propre, sur le monde ». Habitué qu'il est sans doute ajouterais-je à voir au-dessous du clinquant du tapis de haute laine que notre société cherche à donner à voir, toute la poussière de misère qui s'y trouve cachée. On trouve également chez vous l'humaniste toujours en quête du sens à donner à cette vie que nous avons reçue. Lorsque sur la péniche dont vous avez longtemps rêvé, vos travaux d'écritures vous en laisseront le loisir, c'est de cette double expérience que notre compagnie sera la bénéficiaire. Je suis donc très heureux de vous y souhaiter la bienvenue à vous qui avez accepté de passer outre cette barrière parfois difficile à franchir que constitue le Vidourle pour venir nous rejoindre.

*

* *

RÉPONSE de JEAN RIBSTEIN

Montpellier, ce treize mai deux mille vingt deux

Monsieur le Secrétaire perpétuel Alain Aventurier,

Votre missive m'est promptement parvenue outre-Vidourle, me prévenant aimablement de la décision de l'Académie de Nîmes de m'admettre en son sein. Pour paraphraser les mots du premier protecteur de votre Compagnie, monseigneur Jacques Séguier, je suis heureux d'apprendre que j'entre "dans un commerce de gloire, d'utilité, et de plaisir ... et j'avoue que le beau titre que vous me donnez demande des talents et des qualités que je n'aie point". Dans mes mots, soyez assuré que votre invitation me réjouit sincèrement, m'honore profondément, m'oblige durablement.

Permettez-moi, avant toutes choses, de vous demander de remercier monsieur le Président Bernard Cavalier, madame Michèle Pallier et messieurs François-Bernard Michel et Olivier Abel, qui ont soutenu cette nomination, ainsi que mesdames et messieurs les membres de l'Académie de Nîmes.

Il fut un temps où la désignation par une société savante d'un membre que l'éloignement de sa résidence empêchait d'assister aux réunions régulières donnait nécessairement lieu à une correspondance épistolaire, une communication en deux temps, écrite avant d'être lue. Ce temps est presque révolu, votre courriel a ignoré la distance, et me voici en train de correspondre en présence de votre Compagnie – un correspondant présentiel !

Mais alors, à quoi correspond un correspondant, que cette Compagnie désigna d'abord comme un membre étranger, puis un membre associé. Une correspondance repose-t-elle sur une coïncidence - de point de vue ou de champ de compétence ? Coïncidence, un terme de géométrie qui évoque irrésistiblement l'inscription légendaire sur le portail de la première Académie : "Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre" ? Ou encore, en faisant appel à quelque esprit de finesse, la question de la correspondance ouvre-t-elle à une interrogation plus large, sur la juste place d'un médecin dans une académie par exemple ? De fait, je suis un "enfant de la balle", élevé dans le métier de mon père, comme dans celui de mon plus ancien ancêtre paternel connu. Et si les statuts de votre Académie ne dédient aucune section à la médecine, je remarque dans le Registre de l'Académie Royale de Nîmes, établie par Lettres patentes de sa Majesté au mois d'aout 1682 la présence d'un médecin – Jacob Spon – parmi les quatre académiciens étrangers de la première fondation, un second – Jaques Formi – coopté parmi les premiers trois ans plus tard, et nombre d'autres au fil des ans, dont un secrétaire perpétuel, et en ce jour votre président.

Pour sûr, le correspondant s'inscrit dans une relation transversale, avec les membres de la Compagnie qui le reçoit, avant de trouver sa place dans la généalogie de l'institution dont il est invité à occuper un siège. Il ne semble pas y avoir de tradition analogue à celle de l'éloge du précédant occupant d'un fauteuil que la coutume associe à une réception d'académicien. Je ne saurais donc trouver un point d'appui singulier, personnalisé, pour un discours élogique et mémoriel. Vous voudrez bien dès lors permettre que je risque une approche quelque peu

générale, un propos sur une démarche médicale dont l'héritage pourrait rencontrer celui d'un esprit académique, un éloge des médecins auxquels je succède.

Poser la question de savoir si la médecine est une science ou un art conduit à opposer deux champs de connaissance et deux perspectives de *praxis* incomplètement conciliables. D'un côté le progrès indiscutable, en grande partie rationnel et raisonné, d'un savoir scientifique, interagissant de façon complexe et pour partie imprévisible à terme avec les innovations, plus échevelées et difficilement résistantes, d'un savoir-faire biotechnologique. De l'autre, la tradition d'une pratique du soin qui, dans l'idéal tout au moins, est centrée sur le malade, en "colloque singulier" avec le médecin ; c'est "la rencontre d'une conscience et d'une confiance" selon les termes de Louis Portes, premier président du Conseil National de l'Ordre des Médecins. Il faut certes noter que, dans les faits, le principe du colloque singulier est drastiquement malmené par plusieurs évolutions récentes, comme par exemple la réification du corps au travers de l'analyse diagnostique par la biologie et l'imagerie ; ou l'implication des technologies de l'information et de la communication dans le domaine de la santé, qui sont des vecteurs de distension et de distanciation ; ou encore la multiplication des interlocuteurs et des acteurs de soin.

L'école de médecine de Montpellier, devenue faculté de médecine de Montpellier-Nîmes, vient de célébrer son huit-centième anniversaire et son statut de plus ancienne université de médecine du monde. Elle s'est proclamée depuis longtemps héritière du "père de la médecine" : "Olim Cous nunc Monspeliensis Hippocrates" ("Hippocrate, jadis de Cos, et maintenant de Montpellier"). Le volumineux *Corpus hippocratique*, hétérogène, pour partie apocryphe et d'attribution discutable, conserve quelques enseignements pour le lecteur contemporain, au-delà du célèbre serment, toujours largement prononcé dans une version remaniée. Le premier aphorisme garde ainsi toute sa pertinence : "La vie (*bios*) est courte, l'art (*tekhnè*) est long, l'occasion (*kairos*) fugitive, l'expérience (*peira*) trompeuse, le jugement (*krisis*) difficile". Nul doute qu'il ne reste que peu de choses du savoir (*episteme*) et du savoir-faire (*tekhnè*) d'antan, que nous jugeons au mieux rudimentaires. Hippocrate s'appuyait sur des connaissances accumulées pendant plusieurs siècles, par ses prédécesseurs égyptiens notamment. Mais il savait qu'il ne savait pas grand-chose en matière thérapeutique, et il excellait à observer les traces, indices, signes qui lui permettaient d'élaborer un pronostic. Il enseignait que le médecin apprend du malade. A l'inverse de Galien après lui, il distinguait radicalement la médecine de la philosophie. Il a posé deux bases fondamentales de la démarche médicale, les prémices d'une sémiologie et le cadre d'une éthique. Il n'est pas indifférent que le mot même de médecine, construit sur l'ancienne racine indo-européenne '*med*', renvoie aussi bien à méditer qu'à remédier. Ce n'est pas le progrès technique qui établit la pérennité de la médecine mais l'*ethos* du médecin, sa manière d'être dans la recherche du sens et le souci du soin.

L'observation des signes (*sêmeiôtikê*) permet la reconnaissance de la maladie – la forme sous laquelle elle se présente chez celui qui en souffre, le patient, et qu'un diagnostic posera comme malade. Elle permet aussi de proposer, au moins partiellement, un pronostic, ce que sera le cours de la maladie et le devenir du malade. Il a été d'usage, plus tard, de désigner ce que ressent le malade comme un symptôme (du grec *sumptôma* 'tombant ensemble', littéralement 'coïncidant' *cum-incidere*). Introduit en français par Gui de Chauliac, ce terme a servi à la distinction entre les manifestations fonctionnelles, subjectives, et les éléments objectifs

accessibles à l'examen physique réalisé par le médecin. Les termes "sémiotique" et "sémiologie" ont été utilisés de façon interchangeable en médecine, jusqu'à leur transfert en philosophie par l'intermédiaire de John Locke, qui vint à la médecine par intérêt pour la philosophie naturelle. Son *Essai sur l'entendement humain* (1690) place la science des "signes dont l'esprit fait usage pour comprendre les choses ou pour transmettre aux autres sa connaissance" à côté des sciences de la nature des choses (la physique) et de l'action humaine (la pratique). Il fit partie avec son ami Robert Boyle du collège invisible, "an experimental philosophical clubbe" précurseur de la *Royal Society of London for the Improvement of Natural Knowledge* (1660), fondée peu avant l'Académie des Sciences de Paris (1666).

Au-delà du dix-septième siècle, les médecins ne contribueront guère aux développements de la sémiologie de Ferdinand de Saussure ou de la sémiotique de Charles Sanders Peirce. Dans l'introduction de *Naissance de la clinique* (1963), Michel Foucault ironisera sur la faible compétence réflexive des médecins concernant leur discipline, et dans un court texte dédié à *Sémiologie et médecine* (1972) Roland Barthes se demandera si la médecine est encore véritablement sémiologique. A ces réserves et critiques près, il faut admettre que le médecin contemporain se doit d'être, un peu, philosophe, et surtout, artisan de la signification et de l'interprétation, cherchant et établissant du sens. Un mot que François Cheng, poète de bout en bout, et académicien, considère comme un diamant du vocabulaire français ; comprimé en une seule syllabe, il donne lieu à trois définitions, sensation, direction et signification, qui marquent trois étages de notre existence. Dans l'absolu comme dans la pratique, le médecin est un interprète qui doit chercher en même temps à expliquer et à comprendre, selon la distinction apportée par Wilhelm Dilthey entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit, qui ont pour objectif d'expliquer pour les premières et de comprendre pour les secondes. "Nous expliquons la nature, nous comprenons la vie psychique" (1883).

Ces dernières années, le champ de la médecine et de la santé a de toute évidence été bouleversé par la multiplication des découvertes scientifiques et des innovations biotechnologiques. Nous sommes étonnés, intrigués, voire passionnés par l'identification des mécanismes de la transmission générationnelle (entre déterminisme génétique et variabilité épigénétique) ; ou ceux de la perception et de la mémoire. Mais le mélange de fascination et de vertige inquiète. Nombreux sont ceux qui ressentent une perte de sens dans la dispensation des soins médicaux. Les autorités de santé, préoccupées par le poids financier grandissant que représente le fonctionnement du système de santé, tentent de promouvoir la pertinence des soins. Les acteurs et les usagers réfléchissent quant à eux à ce que soigner veut dire. Une "éthique du care", qui ancre son origine disciplinaire et thématique dans des courants nord-américains de psychologie morale et de philosophie politique féministe, oppose le "prendre soin" au "prodiguer des soins". "Care", qui n'a pas de traduction littérale en français, désigne tout à la fois le soin, l'attention, la bienveillance, la sollicitude, le souci de l'autre. "Cure", qui désigne la guérison, prend dans ce débat une connotation paternaliste, contre laquelle s'élève une revendication de "démocratie médicale". Il est intéressant de noter que le mot cure (du latin *cura*, qui a donné curatif, curieux, sécurité, sûr) a pour sens originel "soucieux de prendre soin de quelqu'un ou quelque chose, attentif à l'autre". De fait, le médecin se doit d'être curieux, désireux de savoir, indiscret jusqu'à la limite du nécessaire dans le cadre du secret médical. Car "il n'y a pas de médecine sans

confiance, de confiance sans confiance et de confiance sans secret“ déclarait Louis Portes à l’Académie des sciences morales et politiques en 1950.

Ainsi se répète le retour aux sources du sens des mots et de la démarche médicale, que je voudrais mettre en parallèle avec les mouvements de l’académie et de l’académisme. Il faut admettre que la connotation du terme est plutôt négative. L’écolier apprend assez tôt que l’organisation administrative dans laquelle il grandit est sous la responsabilité d’un recteur d’académie, à l’intérieur d’un système quelque peu rigide. Et il lui faudra du temps pour comprendre les allées et venues de l’esprit académique dans l’espace et dans le temps.

Les lieux d’abord, où souffle l’esprit. Aristote définit le *topos* par la procédure de substitution des choses qui peuvent y prendre place. L’Académie de Nîmes s’appela brièvement Lycée du Gard au sortir de la Révolution. L’origine du nom se trouve dans le lieu supposé de sépulture du héros Akadêmos, un jardin planté de platanes et d’oliviers, dont Aristote parcourait les allées ombragées. Il trouva un jour que la vérité lui était plus chère que l’amitié, et que Platon, et loua un terrain pour promener son école péripatéticienne, le Lycée. Les déambulations furent aussi d’usage, plus tard, pour les Stoïciens sous le portique peint, ou plus tôt, pour Socrate dans les rues d’Athènes. C’est ainsi que la pensée a pu procéder par sauts et gambades, comme dirait Montaigne (qui n’était pas académicien) avant d’être confinée dans des enceintes closes et de laisser apparaître le terme “académisme“ (1876) qui désigne une observation étroite des traditions académiques.

Les moments ensuite, dans le sens physique de forces en action. La Renaissance fut faite d’un retour à l’Antique, autour de savants et d’érudits autant que d’artistes, regroupés de façon plus ou moins formelle dès le XV^{ème} siècle en Italie (1462 : Accademia platonica avec Marsile Ficin à Florence ¹). Le mouvement académique s’est développé en réaction au règne dogmatique et sclérosant de la scolastique dans l’Université (Collège des trois langues en 1518 avec Erasme à Louvain, le Collège de France en 1530 avec Guillaume Budé). Une efflorescence de sociétés savantes, académies scientifiques, manifestations publiques (Bureau d’Adresse de Théophraste Renaudot, 1632), cercles et salons privés accompagne l’éclosion de la période classique et au révolution scientifique du XVII^{ème} siècle. Le mouvement de fond qui sous-tend les initiatives multiples et variées des érudits humanistes de l’Europe moderne peut être ramassé sous le nom de république des lettres (1417). Il précède et poursuit (de Pétrarque à Pierre Bayle) le moment académique. C’est l’utopie d’un espace libre, centré sur des écrits, animé par des voyages et des correspondances (Marin Mersenne sera, au début du XVII^{ème} siècle, le “secrétaire général de l’Europe savante“). A contrario, le pouvoir central, notamment en France, voudra promouvoir des instances normatives. C’est dans ce contexte que les lettres patentes de Louis XIV accordent aux membres de l’Académie royale de Nîmes les mêmes “honneurs, privilèges, franchises et libertés dont jouissent ceux de l’Académie française, mais leur donnent pour mission l’étude de l’antiquité “pour l’intelligence de ce qu’il y a de rare et de plus obscur dans les débris qui... restent des ouvrages des Romains“, ainsi que “l’honneur de joindre la pureté du langage français à la connaissance de l’antique histoire“ et de parler “le langage de la Cour, de même que leurs ancêtres parlaient le langage de Rome.“ L’héritage que votre bienveillance m’invite à partager et à transmettre est donc classique, au sens de Cicéron, revu par Italo

¹ NB : le Consistori del Gay Saber date de 1323 à Toulouse, il est devenu Académie des Jeux Floraux en 1694

Calvino : ce mot ne veut pas dire “ancien” mais désigne ce “qui n’a jamais fini de dire ce qu’il a à dire”.

“Notre héritage n’est précédé d’aucun testament“ écrira René Char dans le brouillard de la guerre, le feu encore immaîtrisé de l’homme contre l’homme. Un aphorisme que cite Hannah Arendt dans la préface intitulée *La brèche entre le passé et le futur* du recueil *La crise de la culture* (1954). Le rapprochant d’une citation de Toqueville – “Le passé n’éclairant plus l’avenir, l’esprit marche dans les ténèbres“ – elle analyse la portée politique de la nécessaire redécouverte par chaque génération de l’activité de penser par soi-même, après que les anciens systèmes se soient effondrés.

Vous me pardonnerez de prendre congé de votre aimable Compagnie avec une telle adresse qui interpelle mais correspond à l’intranquillité de l’âme de bien de nos concitoyens.

Dans l’attente de nos prochaines rencontres,
Votre dévoué correspondant, Jean Ribstein.

*

* *